Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

15 | 2012

Varia

La science en fleurs

Guy Stroumsa et Corinne Bonnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3795>

DOI : 10.4000/anabases.3795

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2012

Pagination : 209-214

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Guy Stroumsa et Corinne Bonnet, « La science en fleurs », *Anabases* [En ligne], 15 | 2012, mis en ligne le 01 avril 2015, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3795> ; DOI : 10.4000/anabases.3795

La science en fleurs¹

GUY STROUMSA, CORINNE BONNET

Madame la maire-adjoint,
Mesdames et messieurs,
Chers collègues et amis,

CET HONNEUR tout à fait inattendu m'a pris par surprise, il y a déjà quelques semaines. Dans un mail d'apparence anodine, Corinne Bonnet ne me réclamait pas, d'urgence, mon texte pour le colloque, ce à quoi je m'attendais, mais m'annonçait, en son nom et au nom de Laurent Bricault, que le sort, ou la courte paille, m'avait désigné comme bouc émissaire de notre groupe, ou peut-être comme son *pharmakos*. Le mail ne précisait pas ce qu'il adviendrait par la suite à cet émissaire décoré d'une belle médaille, bien imméritée...

En toute honnêteté, je ne sais vraiment pas ce qui me vaut ce grand honneur. On me dit que c'est la première fois que la Médaille d'or de la ville de Toulouse est octroyée à quelqu'un qui travaille dans le domaine des Humanités, plutôt que dans les Sciences. Il est évident que, puisque les institutions municipales ont décidé d'honorer ainsi notre colloque, cet honneur revient d'abord, de droit, à nos deux symposiarques, Corinne Bonnet et Laurent Bricault, et que c'est en tant que leur porte-parole que je tiens à remercier, de tout cœur, les autorités de la ville de Toulouse.

Les Humanités, au ^{xxi}^e siècle comme toujours et partout, sont investies d'un double devoir. D'un côté, comme dans toutes les branches scientifiques, nous essayons

1 Hommage à Guy Stroumsa, à l'occasion de l'attribution de la médaille d'or de la ville de Toulouse. Textes lus à la mairie de Toulouse le 31 mai 2011.

de faire progresser le savoir. Par ailleurs, notre devoir est aussi de le conserver, de cultiver notre mémoire culturelle, seule vraie boussole, dans un monde effarant. On parle sans doute trop d'identités, aujourd'hui, et pas assez de mémoire culturelle. Le concept de mémoire culturelle a ce grand avantage sur celui d'identité qu'il reste, par définition, sans bornes fixes. L'identité se perd à trop vouloir inclure. La mémoire culturelle, elle, est d'autant plus riche qu'elle est plus large. Les mutations religieuses dans l'empire romain, thème du colloque qui nous réunit, ne sont pas celles de notre monde. Cependant, loin d'être un sujet d'antiquaires, elles éclairent, pour celles et ceux qui les étudient, certains phénomènes présents, et révèlent leurs racines et leur logique. Il suffit de savoir bien poser les questions pour comprendre comment l'histoire, et en particulier l'histoire des identités religieuses, est un sujet d'actualité toujours brûlant. Mais plus que l'identité religieuse, ce qui doit nous définir, c'est la mémoire culturelle que nous nous devons, sans cesse, de cultiver, en intégrant à la nôtre la connaissance, et le respect, de l'identité religieuse des autres. Ce passage entre religion et culture est bien, me semble-t-il, une condition essentielle de notre survie. Ainsi, s'occuper du monde antique, c'est aussi faire preuve de civisme, un civisme conçu largement, ouvert aux transformations multiformes de nos sociétés, et reflétant le rôle des chercheurs dans leurs sociétés respectives – un rôle qui n'est pas ce que Julien Benda appelait la trahison des clercs.

Les Humanités n'ont pas attendu cette médaille pour honorer le nom de la belle ville de Toulouse, la *Tolosa* romaine, que je viens de découvrir hier, avec bien des années de retard. Mon premier professeur de philosophie grecque, à l'Université hébraïque de Jérusalem, le Père Marcel Dubois, était un dominicain, qui avait étudié à Toulouse, une ville dont l'Université, contemporaine de celle d'Oxford, fut, dès sa fondation, en 1229, un bastion des Frères Prêcheurs, envoyés là pour enrayer et éradiquer l'hérésie cathare. Roland de Crémone, le premier dominicain à enseigner la philosophie à l'université de Toulouse, grand connaisseur de philosophie juive et arabe, y découvrit à la fois Aristote et Maïmonide, qu'il fut le premier à citer en latin, et aussi Ibn Gabirol, Isaac Israeli, Al Farabi, Al Ghazzali, et surtout Avicenne, qu'il appelait, simplement, « le philosophe ». Vous voyez que je tiens à tout prix à justifier cette chaire « abrahamique » qu'Oxford m'a attribuée, sans doute pour mes péchés. La mémoire culturelle de l'Europe, en effet, ne saurait retrouver Rome sans passer par les Juifs et les Arabes.

Si Toulouse est jumelée avec Tel-Aviv, elle garde un rapport bien plus ancien avec Jérusalem, au moins grâce à Giuseppe Verdi. *Jérusalem*, la version française de son opéra *I Lombardi alla prima Crociata*, dont la première date de 1847, à l'Opéra de Paris, y met en scène Raymond IV de Saint Gilles, Comte de Toulouse, allant à la croisade, de Toulouse à Jérusalem. Nous venons à Toulouse, de Jérusalem, d'Athènes, de Paris, de Liège, de Genève, de Messine, de Durham, de Strasbourg, de Leyde, d'Erfurt et de Princeton, non pas en chevaliers croisés, mais en humbles pèlerins, en quête de notre héritage culturel commun. Au nom de tous les participants à ce beau colloque, je rends grâce à la ville de Toulouse pour savoir honorer la République des Lettres,

une république dont les seules frontières sont celles de la curiosité et de l'honnêteté intellectuelles.

Guy STROUMSA

Madame la maire-adjoint,
Monsieur le président de l'université de Toulouse II-Le Mirail
Chères et chers collègues,
Très cher Guy,

Le 3 mai 1324, à Toulouse, était décernée la première « violette d'or » au terme d'un concours de poésie et de rhétorique en langue d'oc. Le « gai savoir », mis à l'honneur par une société savante qui se vante d'être la plus ancienne d'Europe, prospéra au sein de l'Académie des jeux floraux, fondée en 1694 par Louis XIV et encore active dans nos murs de briques roses. C'est donc une couronne fleurie, cher Guy, qu'au nom des collègues et amis présents, je vais tresser, symbole d'une science sereine et harmonieuse, d'un savoir fécond et profond, d'un dialogue intellectuel et culturel sans frontières ni préjugés. Car, en décernant aujourd'hui à Guy Stroumsa sa prestigieuse médaille d'or, la ville de Toulouse met à l'honneur le champ foisonnant des sciences humaines et sociales, et, à travers lui, une longue et belle lignée d'humanistes. Je vais les convoquer ici, à mes côtés, pour rendre hommage à notre collègue et ami, et pour souligner la haute valeur de la tradition savante, au plus noble sens du terme, dont nous nous réclamons tous. En ces temps où « considération » semble avoir du mal à rimer avec « érudition », nous, les historiens, forts d'héritages multiples que nous ne cessons de questionner de manière critique, tissons patiemment notre toile, convaincus du fait qu'aucune société ne peut faire l'économie des disciplines du sens et de l'érudition, défendues par les autorités de l'université de Toulouse et honorées aujourd'hui par la Mairie de Toulouse.

C'est entre Paris et Jérusalem, puis récemment Oxford, que s'est déployé le parcours d'étudiant de Guy Stroumsa, puis d'enseignant et de chercheur en histoire comparée des religions. Distingué notamment par l'université de Zurich en 2004, par la Fondation Alexander von Humboldt en 2008 et, la même année, par l'Académie des sciences et des humanités d'Israël, il sait, comme le grand Pierre de Fermat écrivant au Chancelier Séguier, de Toulouse, le 9 juin 1648 que « la vertu et le savoir sont les seules recommandations qui peuvent obtenir la protection ». Et il poursuit : « C'est la seule qui ne m'a jamais abandonnée et mon ambition a toujours été assez hardie pour me faire considérer les belles lettres comme une conquête aisée en même temps que je sentais bien et que l'expérience m'a fait connaître qu'elle était au-dessus de mes forces. »

Le 12 mai 2010, presque 362 ans plus tard, devant un parterre choisi de collègues et d'étudiants oxoniens, Guy Stroumsa prononçait sa leçon inaugurale en qualité de « Professor of the Study of the Abrahamic Religions », une chaire unique au monde, financée par un évergète éclairé. Cette leçon, destinée à ouvrir des pistes de réflexion neuves dans notre domaine, est dédiée à la mémoire du grand-père de Guy, Abraham Stroumsa, professeur d'hébreu à Thessalonique, mort à Auschwitz en 1943. « Le savoir et la vertu », dirait Fermat. La tradition et l'innovation. Le besoin de comprendre et d'expliquer, d'articuler le présent, tous les présents, d'aujourd'hui et d'hier, au passé, pour leur donner une profondeur dans laquelle se construit le sens de l'histoire. Dans les publications de Guy Stroumsa, très nombreuses, marquantes, lumineuses, des lignes de force se dégagent : savoir et salut ; sagesse, connaissance, philosophie et tolérance ; identités, mémoire, évolutions, révolutions et mutations. Les mondes grec, romain, juif, chrétien, manichéen, zoroastrien, musulman plus récemment, s'y croisent, s'y confrontent, entrent en dialogue. L'histoire comparée des religions est-elle, comme il le suggère dans un récent article, « subversive » ? Dans un contexte où les cohabitations religieuses ou confessionnelles sont parfois conflictuelles, alors que nos disciplines semblent vouloir se délester des grandes théories, un effort collectif, donc comparatif, est indispensable pour appréhender les grandes religions du passé et du présent. Il ne s'agit nullement ni naïvement de rapprocher les trois grands monothéismes en pratiquant un œcuménisme scientifique auquel les politiques s'abreuvieraient. Il n'est pas davantage question de verser dans le dialogue interreligieux reposant sur un plus petit commun dénominateur, ou mettant en évidence les soi-disant « racines spirituelles de l'Europe ». Non, point de « trahison des clercs » (au sens de « savants ») : l'histoire des religions travaille sur la singularité des représentations divines, sur la construction culturellement déterminée du dialogue des hommes avec leur(s) dieu(x). Embrasser d'un même regard les religions abrahamiques permet de jouer, au sein de cette « trinité » scientifique, sur le double registre de la filiation, de la parenté et de la distinction, de la distance.

C'est ce qu'avait d'emblée perçu Thomas d'Aquin, dont la dépouille honore Toulouse. Dans une perspective de *vera religio*, en pratiquant une histoire comparée des religions *ante litteram*, Thomas écrivait au premier livre de sa *Somme contre les Gentils*, au milieu du XIII^e siècle : « Réfuter toutes les erreurs est difficile pour deux raisons (... passons sur la première raison...). La seconde raison, c'est que certains d'entre eux, comme les Mahométans et les païens, ne s'accordent pas avec nous pour reconnaître l'autorité de l'écriture, grâce à laquelle on pourrait les convaincre, alors qu'à l'encontre des Juifs, nous pouvons disputer sur le terrain de l'Ancien Testament, et qu'à l'encontre des Hérétiques, nous pouvons disputer sur le terrain du Nouveau Testament. »

Comprendre les religions dans leur contexte historique et dans leur dimension évolutive, mettre en lumière les constructions mentales, les représentations morales, les transactions sociales qui y sont à l'œuvre, c'est doter l'homme – le savant, l'étudiant, le lecteur, l'auditeur (je rappelle que Guy Stroumsa apparaissait dans la série télévisée de Mordillat et Prieur sur l'origine du christianisme) – d'outils précieux

pour analyser la complexité des mondes d'hier et d'aujourd'hui. J'avoue me replonger toujours avec délice et admiration dans « La fin du sacrifice », ce livre important paru en 2005, avec le sous-titre « Les mutations religieuses de l'Antiquité Tardive » qui a inspiré celui de notre Colloque. Il cerne un moment-clé des évolutions religieuses : l'abandon du sacrifice sanglant, l'orientation vers ce que l'on appelle les « religions du livre » et l'émergence d'une nouvelle recomposition entre la fonction fabulatrice et la fonction ritualiste, dans le rituel chrétien de la messe, qui n'est autre que le récit ritualisé d'un sacrifice. N'est-il pas fascinant de dégager de telles clés de lecture et de les mettre à disposition de tous ? Ce surcroît d'intelligence du passé n'a-t-il pas vocation à combattre l'obscurantisme ?

Le 9 mars 1762, à Toulouse, Jean Calas était condamné à mort par le Parlement de la ville, accusé du meurtre de son propre fils qui aurait voulu se convertir au catholicisme. S'emparant de l'affaire, Voltaire publie en 1763 son *Traité sur la tolérance*. Au cœur de l'analyse, longue et passionnée de Voltaire, la question du fanatisme religieux : « On se contente à présent, dans quelques autres pays, de dire : “Crois, ou je t'abhorre ; crois, ou je te ferai tout le mal que je pourrai ; monstre, tu n'as pas ma religion, tu n'as donc point de religion [...]”. S'il était de droit humain de se conduire ainsi, il faudrait donc que le Japonais détestât le Chinois, qui aurait en exécration le Siamois ; celui-ci poursuivrait les Gangarides, qui tomberaient sur les habitants de l'Indus ; un Mogol arracherait le cœur au premier Malabare qu'il trouverait ; le Malabare pourrait égorger le Persan, qui pourrait massacrer le Turc : et tous ensemble se jetteraient sur les chrétiens, qui se sont si longtemps dévorés les uns les autres. Le droit de l'intolérance est donc absurde et barbare : c'est le droit des tigres, et il est bien horrible, car les tigres ne déchirent que pour manger, et nous nous sommes exterminés pour des paragraphes. » Et Voltaire de conclure en faisant appel aux religions anciennes : « Les peuples dont l'histoire nous a donné quelques faibles connaissances ont tous regardé leurs différentes religions comme des nœuds qui les unissaient tous ensemble : c'était une association du genre humain. [...] On ne manquait jamais de vénérer les dieux même de ses ennemis. Les Troyens adressaient des prières aux dieux qui combattaient pour les Grecs. Alexandre alla consulter dans les déserts de la Libye le dieu Ammon, auquel les Grecs donnèrent le nom de *Zeus*, et les Latins, de *Jupiter*, quoique les uns et les autres eussent leur *Jupiter* et leur *Zeus* chez eux. »

Singulières considérations qui entrent en résonance avec nos questions d'aujourd'hui. Permettez-moi, pour conclure cet éloge, d'évoquer un nom qui, à Toulouse, résonne encore d'un son puissant, chargé d'émotion : celui de Jean-Pierre Vernant, entré ici en résistance dès juillet 1940. Qui mieux que lui a pénétré le labyrinthe des conceptions grecques de la relation hommes-dieux ? Les codes à l'œuvre dans les fictions narratives et leurs règles complexes ? Les mythes cosmogoniques mettant en scène les rapports entre le désordre et l'ordre, l'ordre et le pouvoir, le pouvoir et la religion ? « L'homme est dans ce qu'il a fait et ce qui le lie à autrui », écrit Vernant. Voilà pourquoi en rendant hommage à ce que Guy Stroumsa a écrit, à ce qu'il nous a donné, nous souhaitons renforcer les liens entre Toulouse et le savant et l'ami qu'il est

et sera toujours pour nous tous. Puissent ces liens se nourrir d'échanges innombrables entre Oxford et ce « país » ! Un país où l'accent est comme un torrent rocailleux, où la violence bouillonne jusque dans les violettes, et où l'on se traite de con à peine qu'on se traite, comme le chante Claude Nougaro...

Corinne BONNET